

## L'écriture intime des résistants

Les écrits intimes des résistants sont des sources précieuses pour déchiffrer les raisons de leur engagement mais aussi pour entrevoir leur quotidien, leur imaginaire et leur horizon d'avenir. Correspondances privées, journaux intimes, notes consignées dans des agendas sont autant de clefs pour comprendre l'expérience résistante.

### Des écrits intimes pour comprendre l'expérience résistante

Par Julien Blanc, PRAG à l'École des hautes études en sciences sociales, Paris (EHESS) et Guillaume Piketty, professeur au Centre d'histoire de Sciences Po (CHSP).

Combattants sur le territoire métropolitain ou loin, connus ou anonymes, libres ou en détention, certains résistants français ont choisi de consigner par écrit leurs pensées, leurs émotions et leurs actes. Ils l'ont fait dans des journaux intimes, par le biais de correspondances privées ou encore dans des carnets de guerre. Face à de tels documents, quelques précautions s'imposent d'emblée. À commencer par leur subjectivité intrinsèque: l'auteur ne peut rapporter que ce qu'il a vu ou entendu, les règles sociales pèsent sur son écriture comme sur le reste de sa vie, de puissants mécanismes d'autocensure peuvent être à

l'œuvre. En particulier, les contraintes et dangers de la clandestinité, au premier chef le risque de la répression, incitent à la prudence, voire au silence sur certaines activités. En outre, la simultanéité existe rarement entre un événement et le récit qui en est donné par écrit. Ce décalage temporel induit un risque de distorsion. Dans le cas spécifique des journaux intimes, le lecteur doit également faire la part des motivations sans rapport avec un possible engagement dans la Résistance: intérêt pour l'exercice en lui-même et pour la discipline qu'il impose, désir ou besoin de dresser des bilans réguliers, volonté ou habitude de préserver ses pensées intimes.

D'autres limites tiennent enfin à la nature même de ce type d'exercice: l'auteur s'y concentre sur sa vie intérieure, la narration peut y obéir à des logiques de langage, l'écriture y est nécessairement réécriture. Plus largement, les écrits intimes découlent d'une

### SOMMAIRE

- Des écrits intimes pour comprendre l'expérience résistante p. I à V  
*Par Julien Blanc et Guillaume Piketty*
- Charles d'Aragon, La Résistance sans héroïsme p. VI  
*Par Fabrice Grenard*
- Les carnets de Jean Ayrat p. VII  
*Par Héléne Staes*
- Les écrits de prisons des résistants p. VIII  
*Par Frantz Malassis*

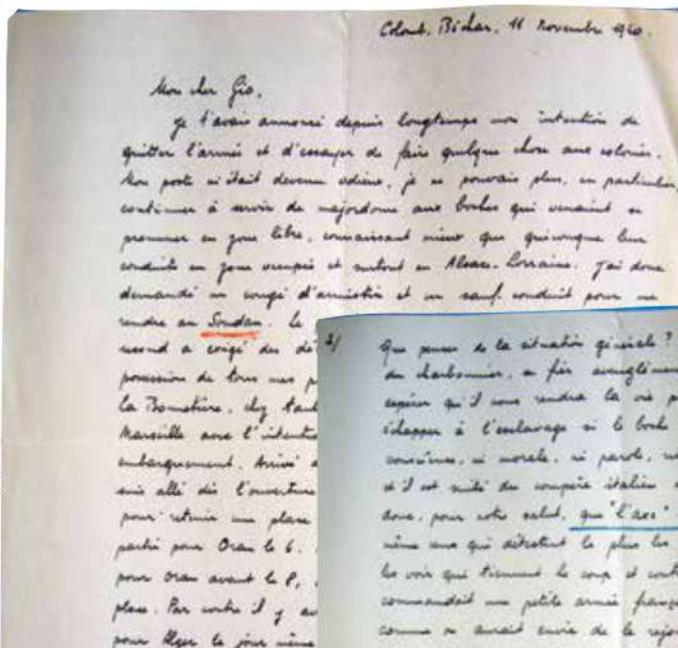


René Génin, en 1941.

Coll. Marie-Claude Génin-Jacquey

sélection de faits et d'impressions par l'auteur en fonction de ses grilles d'analyse, de ses préoccupations et de ses émotions. Ils sont donc toujours possiblement entachés de reconstruction et de réinterprétation.

Toutefois, en dépit de ces multiples biais, ces documents constituent de précieuses sources pour qui s'intéresse à l'expérience résistante durant la Seconde Guerre mondiale<sup>(1)</sup>. Dans un univers résistant caractérisé par le secret et la dissimulation, ils permettent en effet de percer la pénombre et d'entreapercevoir les mondes intérieurs, les quotidiens et les imaginaires de celles et ceux qui ont refusé la défaite.



#### Lettre de René Génin écrite à Colomb-Béchar le 11 novembre 1940.

Dans cette lettre adressée à l'un de ses beaux-frères resté en France, René Génin signale son « intention de quitter l'armée ». Germanophone, cet officier de carrière effectue une mission imposée par Vichy auprès des autorités allemandes. Il ne supporte pas l'armistice et l'occupation de son pays et refuse de « servir de majordome aux boches ». Il quitte la Métropole à la fin de l'été 1940. Son analyse lucide de la situation l'amène à rejoindre la France libre.



Studio L'Unité

### Jean Guéhenno.

Professeur de lettres à Paris, critique littéraire et écrivain, Jean Guéhenno est un acteur incontournable de la Résistance intellectuelle. Membre du Comité national des écrivains et du comité de rédaction des *Lettres françaises*, il continue à écrire sous le pseudonyme de Cévennes. Publié en 1947, son *Journal des années noires (1940-1944)*, écrit à chaud, au jour le jour, est un témoignage précieux sur l'Occupation.

### Face au désastre

En juin 1940, c'est un pays entier que la débâcle emporte. Au cœur du désastre et de ses lendemains immédiats, quelques-uns tiennent le journal de la catastrophe. La plupart se sentent d'abord anesthésiés et confessent leur profond désarroi. Le journaliste Louis Martin-Chauffier note ainsi à la mi-juin 1940 : « C'est fini. Me voici désormais bien indifférent, non pas aux infortunes particulières mais aux "malheurs de la patrie"<sup>(2)</sup> ». Depuis Clermont-Ferrand où il a échoué, l'écrivain Jean Guéhenno écrit pour sa part : « Voilà, c'est fini. Un vieil homme qui n'a plus même la voix d'un homme, mais parle comme une vieille femme, nous a signifié à midi trente que cette nuit il avait demandé la paix<sup>(3)</sup> ». De son côté, Denis Domenach-Lallich cesse d'écrire du 30 juin au 6 septembre, avant de reprendre ses cahiers pour ne plus les abandonner<sup>(4)</sup>. Chez d'autres diaristes au contraire, la capacité à rebondir demeure intacte. C'est le cas d'Emmanuel d'Astier de la Vigerie, ancien officier de marine devenu journaliste, qui consigne immédiatement dans les pages de son agenda son refus viscéral de la défaite. À la date du lundi 17 juin, on peut lire cette brève mention : « Discours de Pétain. Demande d'armistice. Mauvais discours. » Et deux jours plus tard : « Mercredi 19 juin – De Gaulle a raison. Pétain et Weygand ont tort. La demande est ignominieuse<sup>(5)</sup> ». Quant à Agnès Humbert, assistante au musée des Arts et Traditions Populaires (ATP), tenir un journal au jour le jour lui permet de fortifier une résolution

prise dès le 20 juin en entendant à la radio l'appel de De Gaulle qui « lui a donné un espoir que rien au monde ne saura plus éteindre maintenant<sup>(6)</sup> ». Un temps abattu, l'écrivain Jean Guéhenno ne tarde pas lui aussi à se ressaisir. Le 27 juin, il note : « Mon pays, ce pays qui n'est qu'une idée, n'est pas envahi, ne le sera jamais [...] Pétain n'est pas la France. Pétain et Laval ne parlent pas pour nous [...] Dans le monde, la France n'est pas vaincue<sup>(7)</sup> ».

Parmi celles et ceux qui choisissent de poursuivre le combat hors de la Métropole, quelques-uns prennent aussi la plume. Le 22 juin, Diego Brosset commente l'armistice en ces termes : « Notre attitude est d'une vulgarité écœurante, d'une platitude définitive. Nous manquons non seulement à tous nos engagements avec nos alliés, mais encore aux engagements gratuits pris vis-à-vis de nous-mêmes, pris dans les derniers jours de n'accepter qu'une paix honorable<sup>(8)</sup> ». Et dans son agenda personnel, René Cassin consigne aux dates des 23 et 24 juin 1940, alors qu'il embarque de Saint-Jean-de-Luz pour l'Angleterre sur le navire Ettrick : « Arrachement du sol de France : j'ai pleuré, puis réagi. On s'accommode de tout<sup>(9)</sup> ». Toutes et tous éprouvent en quelque sorte le besoin de prendre rendez-vous avec eux-mêmes afin de ne pas perdre pied et, si possible, de redresser la tête.

Une fois le maelstrom passé, coucher ses réflexions sur le papier aide à faire le point sur la situation générale, sur soi-même et sur les autres alors qu'un certain nombre de ruptures géographiques, professionnelles, sociales, amicales, familiales quelquefois se sont déjà produites ou se profilent. En France, en effet, le trouble des esprits se trouve encore accru par l'occupation partielle du pays, par la propagande officielle et la censure, par les choix politiques effectués, ou encore par les difficultés de la vie quotidienne. Dans ses carnets, Charles d'Aragon (cf. « Charles d'Aragon, La Résistance sans héroïsme » page VI) note ainsi, dépité, le 19 décembre 1940, que quelques-uns de ses amis trouvent leur « chemin de Damas » en se rendant à Vichy. Le 11 mai 1941, il stigmatise les Français, notamment ceux de la zone Libre, qui tombent dans « un fétichisme à l'égard de Pétain qui est le fait à la fois d'une craintive volonté de conformisme et de paresse intellectuelle<sup>(10)</sup> ».

Pour celles et ceux qui quittent le territoire métropolitain ou qui, déjà loin, n'envisagent plus d'y revenir avant la victoire, écrire sert aussi à prendre date. Le 6 juillet 1940, Jacques Bingen rédige ces mots dans une lettre adressée en anglais depuis Gibraltar aux autorités britanniques : « Me voilà, échappé sain et sauf de la terre nazie et prêt à rejoindre l'Empire britannique et à combattre



© Musée de l'Ordre de la Libération

### Emmanuel d'Astier de la Vigerie.

Ancien officier de marine devenu journaliste, Emmanuel d'Astier de la Vigerie consigne immédiatement dans son agenda son refus de la défaite. Cette prise de position l'amène à co-fonder La Dernière colonne puis Libération-Sud.



© Musée de l'Ordre de la Libération

### Le général Diego Brosset décoré par le général de Gaulle à Marcanise (Italie) le 30 juin 1944.

Après avoir combattu pendant la Grande Guerre, Diego Brosset est officier colonial et méhariste jusqu'en 1937, année de son entrée à l'École de Guerre. Écœuré par l'armistice, il rallie le général de Gaulle le 27 juin 1940. Il réussit à quitter la Colombie en octobre 1940 et gagne l'Angleterre. Commandant de la 1<sup>ère</sup> DFL en Italie et en France, où il trouve la mort fin novembre 1944, ses carnets sont d'une extraordinaire richesse et dévoilent une sensibilité littéraire mais aussi une lucidité critique à l'égard de ceux qui forment la France libre.

Hitler jusqu'à sa fin [...]. J'ai perdu tout ce que j'avais, mon argent (plus un sou vaillant!), mon travail, ma famille qui est restée en France et que je ne reverrai peut-être jamais, mon pays et mon Paris bien aimé... Mais je demeure un homme libre dans un pays libre et cela compte plus que tout<sup>(11)</sup> ». Chacune et chacun se raccroche alors aux éléments essentiels de sa construction intime, la rédaction d'un journal ou l'entretien d'une correspondance faisant figure de bouée en tenant par exemple la comptabilité des événements de la guerre ou bien en mettant à distance une réalité difficilement supportable, en entamant un tête-à-tête avec soi-même puis en (ré)affirmant une identité.

## Construire un « non » intransigent<sup>(12)</sup>

La lecture des documents intimes des résistants donne parfois accès aux motivations de l'engagement. Les mots couchés sur le papier le 22 juin 1940 par Diego Brosset expriment le double rejet de la défaite et de l'armistice. D'autres, à l'instar de Louis Martin-Chauffier, choisissent de lutter contre un régime qui ne survit que « tenu en laisse » par l'Allemagne, contre la Révolution nationale et contre la collaboration, pour la démocratie et la République<sup>(13)</sup>. Dans une lettre à sa femme datant du 5 juillet 1940, Pierre Brossolette s'insurge pour sa part contre l'Occupation et la mise en coupe réglée du pays. D'autres encore se dressent contre l'occupant pour des raisons d'ordre politique, historique ou géopolitique. Certains disent non au fascisme et au nazisme au nom de la lutte pour la liberté. L'humanisme et la solidarité, le refus de toute forme de persécution peuvent aussi justifier certains basculements du côté de la désobéissance, tout comme la volonté de se mobiliser pour ne pas rester inactif et de ne pas céder à la « tentation mauvaise de croire qu'il n'[était] plus possible d'être grand [en France]<sup>(14)</sup> ». L'écriture intime apparaît souvent comme un moyen d'exercer sa liberté de penser puis d'affirmer une résolution intérieure.

Journaux intimes, lettres et carnets personnels révèlent également les transgressions effectuées par les premiers résistants : s'affranchir du passé et des conventions, renoncer aux « tranquillités du conformisme<sup>(15)</sup> », éventuellement abandonner des proches, rompre avec la légalité, affronter la peur de prendre ou de faire prendre des risques... Pour franchir le cap, les uns et les autres s'appuient sur leur force de caractère et leur dynamisme, leur liberté d'esprit et leur degré de disponibilité. Les écrits intimes des résistants permettent de suivre pas à pas ces cheminements, tantôt fulgurants, tantôt lents. Ils démontrent que l'entrée en résistance n'obéit à aucun déterminisme ni à aucune prédétermination sociale. Le basculement s'effectue quelquefois au prix de rudes débats intérieurs ou au sein du cercle familial comme en témoignent par exemple les lettres adressées par le Français libre René Pleven à sa femme au mois de juillet 1940<sup>(16)</sup>.



Coll. Charles-Henri d'Aragon

### Charles d'Aragon en 1944.

Issu d'une famille aristocratique languedocienne, Charles d'Aragon, publiciste de métier, ressent le besoin de coucher par écrit ses émotions et pensées face aux événements traumatisants que sont la défaite, l'armistice et le « naufrage de l'honneur ». Écrit entre décembre 1940 et août 1942, son journal intime aborde ensuite la naissance de la Résistance en zone Sud à laquelle il prend part comme membre de Liberté puis en étant responsable de Combat pour le Tarn.



Service historique de la Défense

### Agnès Humbert.

Assistante au musée des Arts et Traditions Populaires, Agnès Humbert fait état dans son journal personnel de ses premiers contacts dans la Résistance. Membre de la « nébuleuse » du réseau du musée de l'Homme, cette résistante pionnière y ajoute ses souvenirs de prison et de déportation rédigés après coup et publie l'ensemble en 1946.

Dans le cas des résistants de l'intérieur, les traces des premiers contacts apparaissent parfois dans les écrits, quelquefois presque ostensiblement comme dans le journal d'Agnès Humbert mais le plus souvent à travers de discrètes allusions. À condition de savoir lire entre les lignes, il est possible de repérer ces indices ténus. Les cahiers de Charles d'Aragon fournissent ainsi une chronologie des différentes étapes menant à l'émergence de la résistance en zone Libre. Après un premier acte qui consiste à rester soi-même, il s'agit d'abord de donner l'exemple de l'insoumission morale par une forme de protestation silencieuse. Puis s'ébauche un échange verbal avec des personnalités dont la proximité spirituelle, intellectuelle ou politique avant la guerre peut laisser espérer qu'elles réagiront positivement. Viennent ensuite l'aide aux réfugiés et aux proscrits, ainsi que la lutte contre la désinformation. Une étape décisive est franchie lorsqu'un contact s'établit avec un noyau de résistance déjà constitué, en l'espèce La Dernière colonne. Enfin, Charles d'Aragon rejoint une organisation plus solide, en l'occurrence Liberté, aux côtés d'hommes issus comme lui de la mouvance démocrate-chrétienne. Au passage, son journal nous renseigne aussi sur l'évolution de son état d'esprit, sur ses espoirs et ses peurs, ses interrogations pratiques et ses découragements momentanés.

## Compagnon de combat ou de malheur

Une fois ralliés à la bannière gaulliste, les Français libres vivent une expérience différente, celle d'un exil au long cours. Loin de leurs proches et le plus souvent sans nouvelles d'eux, il leur arrive de s'interroger sur le bien-fondé de leur choix, de supporter difficilement l'attente interminable avant le combat ou le train-train des services administratifs, de se sentir inutiles dans un conflit qui dépasse, et de loin, le seul cas français. Pour tenir, ils se rassemblent dans des lieux de sociabilité créés pour l'occasion, ils communiquent autour de discours et dans des cérémonies, ils se raccrochent aux faits et aux gestes de leurs chefs, à commencer par de Gaulle, ils écrivent aussi, pour eux-mêmes et pour leurs proches. Dans ces conditions, comme en témoignent les propos consignés par René Pleven, Diego Brosset ou René Génin<sup>(17)</sup>, les écrits intimes deviennent à la fois compagnons de combat, camarades des bons et des mauvais jours, témoins des espoirs et des projets. Quant aux carnets de l'aviateur René Mouchotte, ils font figure de véritables baromètres de l'âme<sup>(18)</sup> (**voir aussi « Les carnets de Jean Ayrat » page VII**).

## Sortir de la résistance : du viatique au silence

En France occupée ou soumise au régime de Vichy, l'activité résistante devrait, en théorie, interdire la tenue d'écrits intimes dont l'auteur peut craindre la saisie et l'exploitation par les polices françaises ou allemandes. Pourtant, certains combattants de l'ombre persistent à écrire contre vents et marées comme Charles d'Aragon, Denise Domenach-Lallich, Agnès Humbert ou Louis Martin-Chauffier. À quelques exceptions près, la plupart de ces résistants diaristes se gardent de mentionner explicitement leurs pensées, leurs rencontres et contacts, leurs activités. Mais le monde clandestin est néanmoins présent par petites touches, ou en creux. De longs propos exposent le quotidien prosaïque de l'univers résistant fait de bric, de broc et d'improvisation. Des allusions ténues disent une action en cours. L'interruption soudaine du journal puis, quelque temps plus tard, sa reprise révèlent l'irruption d'un danger. Ces écrits intimes donnent également à voir la formation d'une contre-société résistante, un creuset riche en solidarité, en amitié et en fraternité au sein duquel il fait aussi bon vivre. Ils montrent des sociabilités en pleine évolution, une hiérarchie nouvelle en voie d'établissement sur des fondements inédits<sup>(19)</sup>. Ils évoquent encore les espoirs et les projets, les discussions et les débats qui traversent le monde souterrain. Ils permettent de saisir la façon dont le combat résistant est perçu et compris par celles et ceux qui s'y livrent corps et âme.

Par ailleurs, la répétition, une relative monotonie entrecoupée de notes très brèves illustrent la relation très particulière des résistants au temps. En réalité différentes temporalités se succèdent au fil des pages : au temps long du mûrissement de la décision, succèdent celui, plus haché, de l'engagement, celui, lent, des premières initiatives résistantes, celui, plus rapide, de la structuration du combat, et enfin, quelquefois, le temps soudainement accéléré de la fuite qui coïncide avec l'interruption de l'écriture. Car, au fil des mois et des années, les écrits intimes deviennent également les témoins privilégiés de la répression. Quelques mots et allusions jetés à la va-vite, une écriture moins lisible, des notes moins fréquentes voire des silences peuvent illustrer la tension vécue par l'auteur, éventuellement la peur qui s'installe. Le 7 novembre 1943, alors qu'il effectue sa troisième mission clandestine en France, Pierre Brossolette répond à une lettre que son épouse, alors à Londres, lui a fait parvenir un mois auparavant : « Tu as bien raison de "ne pas aimer beaucoup ça". "Ça" n'est pas drôle tous les jours. Beaucoup de camarades et d'amis très chers sont tombés depuis mon arrivée. Et la gaieté n'est en ce moment qu'un épiphénomène – ou une diversion [...] »<sup>(20)</sup>.

Pour lutter contre la tension et l'angoisse, les stratégies des résistants diaristes varient. Quelques-uns, comme Agnès Humbert, ne changent rien, ou

presque, à leurs habitudes. D'autres modifient au contraire leur pratique d'écriture à l'instar de Charles d'Aragon qui se fait progressivement moins disert dans son journal intime. Louis Martin-Chauffier transforme même le rapport qu'il entretient avec ses carnets intimes. Il devient en effet de plus en plus elliptique sur tout ce qui lui est extérieur, au point d'afficher avec constance un véritable nombrilisme. Il va même jusqu'à faire de son journal une sorte de couverture un peu illusoire en cas de perquisition<sup>(21)</sup>. Enfin, on l'a dit, l'interruption soudaine de la pratique d'écriture évoque souvent une fuite ou une arrestation.



### Perquisition et rafa le 7 mai 1944 au Fauouët (Morbihan).

Écrire est un acte qui peut s'avérer dangereux sous l'Occupation car certains mots peuvent devenir compromettants s'ils tombent entre des mains ennemies (polices française ou allemande) à l'occasion de perquisitions ou d'arrestations.

Il arrive même que des résistants arrêtés reprennent la plume, après leur interpellation. Certains commencent à écrire en détention en tenant vaillamment un journal. Citons Bertrand d'Astier de la Vigerie, la nièce d'Emmanuel d'Astier, arrêtée dans l'affaire de La Dernière Colonne en fin février 1941, ou bien encore le linguiste Boris Vildé, un des chefs de la nébuleuse du musée de l'Homme, à compter d'avril 1941<sup>(22)</sup>. Par-delà les doutes plus nombreux, la peur omniprésente, le dégoût et la faiblesse de temps à autre, ces textes nés de l'enfermement montrent surtout la grandeur d'âme, le courage et la résolution de leurs auteurs (cf. « Les écrits de prison » page VIII).

Écrire pour soi ou pour de tout proches a été enfin un viatique au moment d'une sortie de résistance souvent moins apaisée qu'espérée. Les écrits intimes des Français libres renseignent tout d'abord sur les émotions intenses qui submergent la plupart d'entre eux à leur retour en France. Christian Girard, alors aide de camp du général Leclerc, écrit ainsi le 1<sup>er</sup> août 1944 :

« La vedette s'éloigne du bateau et bientôt les côtes se présentent. Je ne m'entendrai pas sur ces minutes. Le ciel gris, les embruns, le bateau dansant comme un fou, mes musettes me tirant sur les épaules. De toutes parts des bateaux, les uns à l'ancre, les autres coulés pour former une digue, et à travers leurs silhouettes indécises, une longue bande rose et quelque arbres... la France.

Je ne pouvais en détacher mes regards. Ce sont des choses qu'on ne décrit pas et j'en reste moi-même étonné<sup>(23)</sup> »

De son côté, peu après avoir débarqué en Provence, à la mi-août, au sein de la 1<sup>re</sup> division française libre, Gabriel Brunet de Sairigné note :

« Débarqué en pleine nuit sur une petite plage que je connaissais bien, j'ai passé mes premières heures en France, couché dans une pinède. De ma vie, je n'oublierai cette senteur des pins et le bruit du vent dans les aiguilles ; c'était à en pleurer ! Que la vie est belle<sup>(24)</sup> ! »

Mais les journaux intimes, les lettres et les carnets de ces exilés combattants font également état de retrouvailles parfois douces-amères avec les Français, de contacts quelquefois difficiles, sur fond de querelle de légitimité avec les résistants de l'intérieur, de la dureté des combats libérateurs, et pour certains de premières désillusions<sup>(25)</sup>. Du côté des combattants de l'ombre diaristes qui ont survécu, l'accélération du temps consubstantielle aux semaines et aux mois de la Libération entraîne le plus souvent une interruption de l'écriture.

Rares parmi les résistants de l'intérieur et les Français libres sont ceux qui reprendront la plume. Il est bien sûr impossible de faire de ce dernier constat une loi d'airain. Ainsi, par exemple, Agnès

Humbert dactylographie son journal immédiatement après son retour du camp, lui ajoute ses souvenirs de prison et de déportation rédigés après-coup, et publie l'ensemble sous le titre *Notre guerre. Souvenirs de Résistance* dès le printemps 1946. Néanmoins, pour beaucoup de résistants, résister et écrire étaient allés de pair. La fin de la première activité signe donc l'arrêt simultané de la seconde. En d'autres termes, ces femmes et ces hommes choisissent alors de « rompre avec l'arôme [d']années essentielles » et de « rejeter (non refouler) silencieusement loin [d'eux leur] trésor<sup>(26)</sup> », un trésor en quelque sorte symbolisé par leurs écrits intimes. Cette attitude renvoie au

désarroi qui accompagne quelquefois la reprise d'une vie « normale », l'éloignement de la fraternité d'armes, les retrouvailles avec les cadres, les normes et les hiérarchies du temps de paix. Elle renvoie également aux interrogations sur l'avenir ; à la tristesse devant les idéaux vite oubliés ou à une reconnaissance jugée insuffisante, c'est-à-dire finalement à une sortie de résistance difficile à négocier<sup>(27)</sup>. Ce n'est souvent que bien longtemps après que certains acteurs reprennent leurs notes et s'en servent pour nourrir les mémoires qu'ils entreprennent alors d'écrire.

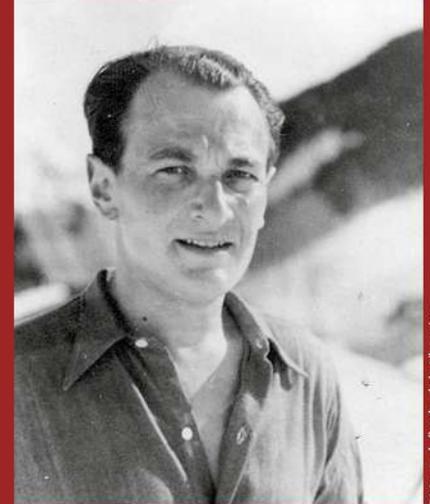
Au fil des pages, les écrits intimes des résistants donnent à sentir l'atmosphère d'une époque et permettent d'observer les réactions des contemporains aux événements. De ce point de vue, ils sont d'excellents outils pour analyser les bouleversements induits par la débâcle et l'Occupation tout en donnant accès aux étapes de vie de leurs auteurs. En offrant un tableau circonstancié des résistances au long cours, ils permettent de se glisser en-deçà de la production légendaire que la Résistance a suscitée au fil des années de guerre et dont certains pans demeurent, aujourd'hui encore, bien vivaces<sup>(28)</sup>. Ils ouvrent un chemin d'accès privilégié au vécu des « soutiers de la gloire » de la Résistance intérieure (Pierre Brossolette) et de leurs camarades Français libres. Ils donnent sens à cette expérience clandestine si particulière que Jacques Bingen qualifia, dans sa lettre du 14 avril 1944, un mois avant de croquer sa pilule de cyanure, de « paradisiaque période d'enfer ». ■



©Musée de l'Ordre de la Libération

### Gabriel Brunet de Sairigné.

Les carnets du lieutenant-colonel Gabriel Brunet de Sairigné permettent d'éclairer de l'intérieur la mentalité des officiers français libres ralliés dès 1940. On y perçoit également en 1944 le décalage ressenti lors de la Libération de la Métropole par rapport à l'état d'esprit des Français qui émergent de l'Occupation.



©Musée de l'Ordre de la Libération

### Jacques Bingen.

D'abord responsable de la marine marchande de la France libre, Jacques Bingen rejoint, en août 1942, le Bureau central de renseignement et d'action (BCRA) où il se porte volontaire pour une mission en France. Arrivé en France en 1943, il est délégué du Comité français de la Libération nationale pour la zone Sud puis délégué général par *interim*. Sa correspondance éclaire son expérience de la clandestinité et le quotidien des résistants.

(1) À titre d'illustration, voir par exemple Guillaume Piketty, *Résister. Les archives intimes des combattants de l'ombre*, Paris, Éditions Textuel, 2011. Voir également certains des documents présentés dans Guillaume Piketty et Vladimir Trouplin, *Les compagnons de l'aube. Archives inédites des compagnons de la Libération*, Paris, Éditions Textuel, 2014.  
 (2) Louis Martin-Chauffier, *Journal et lettres (1939-1944)* dans Guillaume Piketty (éd.), *Français en résistance. Carnets de guerre, correspondances, journaux personnels*, Paris, Robert Laffont, collection « Bouquins », 2009.  
 (3) « Cevennes » (Jean Guéhenno), *Dans la prison*, Paris, Éditions de Minuit, 1944 ; réédition sous le titre *Journal des années noires*, Paris, Gallimard, 1947.  
 (4) Denise Domenach-Lallich, *Demain il fera beau. Journal d'une adolescente (novembre 1939-septembre 1944)*, Lyon, Éditions BGA Permezel, 2001.  
 (5) Notes extraites des carnets d'Emmanuel d'Astier de la Vigerie citées par Laurent Douzou, *La désobéissance. Histoire du mouvement Libération-Sud*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1995.  
 (6) Agnès Humbert, *Notre guerre. Souvenirs de Résistance. Paris 1940-1941 - Le Baigne - Occupation en Allemagne*, introduction de Julien Blanc, Paris, Tallandier, 2004 (1<sup>re</sup> édition Emile-Paul Frères, 1946).  
 (7) Jean Guéhenno, *Dans la prison*, *op. cit.*  
 (8) Diego Brosset, *Carnets de guerre, correspondances et note (1939-1944)*, 22 juin 1940 dans Guillaume Piketty (éd.), *Français en résistance*, *op. cit.*  
 (9) René Cassin, *Agendas personnels - Dossier « René Cassin »*, Archives du musée de l'Ordre de la Libération.  
 (10) Charles d'Aragon, *Journal de guerre (1940-1942)*, 11 mai 1941 dans Guillaume Piketty (éd.), *Français en résistance*, *op. cit.*

(11) Jacques Bingen, lettre en date du 6 juillet 1940, AN 72 AJ 421, citée par Laurent Douzou, *La Résistance française : une histoire périlleuse. Essai d'historiographie*, Paris, Le Seuil, 2005.  
 (12) Alban Vistel, *Héritage spirituel de la Résistance*, Lyon, Éditions Lug, 1955.  
 (13) Louis Martin-Chauffier, *Journal et lettres*, *op. cit.*, 24 juillet 1940.  
 (14) Charles d'Aragon, *Journal de guerre*, *op. cit.*, 9 novembre 1940.  
 (15) Charles d'Aragon, *ibid.*, 5 avril 1942.  
 (16) René Pleven, *Correspondances (1939-1945)* dans Guillaume Piketty (éd.), *Français en résistance*, *op. cit.*  
 (17) Cf. René Pleven, *Correspondances*, *op. cit.* ; Diego Brosset, *Carnets de guerre*, *op. cit.* La correspondance de René Génin a fait l'objet d'une édition critique réalisée par sa fille Marie-Clotilde Génin-Jacquey *René Génin, Itinéraire d'un méhariste. De la Mauritanie à l'Afrique française libre*, publiée aux éditions Sépia en 2004. Cette correspondance est reprise partiellement dans le recueil de Guillaume Piketty *Français en résistance*, *op. cit.*  
 (18) Commandant René Mouchotte, *Mes carnets. Juin 1940 - Août 1943*, Service historique de l'armée de l'Air, 2000.  
 (19) Voir notamment Laurent Douzou, « Organisations et modes de fonctionnement de la Résistance » dans « La Résistance et les Français. Nouvelles approches », *Cahier de l'IHTP*, n° 37, Paris, Éditions du CNRS, pp. 118 et suivantes, et « La démocratie sans le vote. La question de la décision dans la Résistance », *Actes de la recherche en sciences sociales* n° 140, décembre 2001, pp. 57-67.

(20) Lettre de Pierre Brossolette à son épouse, 7 novembre 1943, citée dans Guillaume Piketty (éd.), *Français en résistance*, *op. cit.*, p. 453.  
 (21) Louis Martin-Chauffier fut finalement arrêté par la Gestapo le 8 mai 1944 à Collonges-au-Mont-d'Or près de Lyon. D'abord enfermé au Fort-Monluc, il fut déporté au camp de Bergen-Belsen en Allemagne. Libéré à la mi-avril 1945 par les troupes britanniques, il rentra à Paris le 27 mai 1945.  
 (22) Voir *Notes de prison de Bertrande d'Astier de la Vigerie (15 mars - 4 avril 1941)*. Édition établie et présentée par Laurent Douzou. *Les Cahiers de l'IHTP* n° 25, éditions du CNRS, octobre 1993 et Boris Vildé, *Journal et lettres de prison, 1941-1942*, Paris, Allia, 1997.  
 (23) Christian Girard, *Journal de Guerre 1939-1945*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 244-245.  
 (24) Gabriel Brunet de Sairigné, lettre du 16 août 1944 p. 222 dans Guillaume Piketty (éd.), *Français en résistance*, *op. cit.*  
 (25) À ce sujet, voir Guillaume Piketty, « From the Capitoline Hill to the Tarpeian Rock? Free French Coming out of War », *European Review of History. Revue européenne d'histoire*, Vol. 25, No. 2 (2018), p. 354-373.  
 (26) René Char, *Feuillets d'Hypnos*, n° 195, Paris, Gallimard, Éditions de la Pléiade, 1983.  
 (27) Sur ces questions, voir par exemple Guillaume Piketty, « Générations résistantes à l'épreuve de la sortie de guerre », p. 151-163 dans *Revue historique* n° 641, janvier 2007, et « De l'ombre au grand jour : l'identité résistante en question », pp. 149-163 dans Bruno Cabanes et Guillaume Piketty (dir.), *Retour à l'intime*, *op. cit.*  
 (28) Voir Laurent Douzou, *La Résistance française : une histoire périlleuse*, *op. cit.*

# Charles d'Aragon, *La Résistance sans héroïsme* Par Fabrice Grenard

Parmi les écrits intimes de résistants, le témoignage de Charles d'Aragon, publié en 1977 sous le titre *La Résistance sans héroïsme*, constitue un tournant dans la façon dont les témoins ont pu parler de la Résistance. L'ouvrage s'éloigne de la vision héroïque qui dominait dans les années d'après-guerre pour aborder les difficultés de l'expérience clandestine et les tensions qui ont pu parfois opposer les résistants entre eux.

Issu d'une famille de la haute aristocratie languedocienne, Charles d'Aragon est une figure importante des résistants venus du catholicisme social. Démocrate et antifasciste avant la guerre, il rejette immédiatement le régime de Vichy et sa politique de collaboration et établit en 1941 des contacts avec les premiers mouvements de Résistance qui se développent en zone Sud, La Dernière colonne, noyau fondateur de Libération-Sud tout d'abord, puis Liberté, que dirige une autre personnalité issue du catholicisme social, François de Menthon. En 1942, la fusion des mouvements de De Menthon et de Frenay fait de Charles d'Aragon le responsable de la nouvelle organisation, Combat, dans le Tarn. Obligé de fuir sa région pour échapper à l'arrestation, il effectue un séjour en Suisse en 1943 puis rejoint Paris en mars 1944 pour travailler aux côtés d'Henri Teitgen aux mesures à prendre lors de la Libération du territoire. En juin 1944, il regagne le Tarn pour y coordonner la lutte armée (il commande l'une des quatre zones militaires du département) et permettre le rétablissement de la légalité républicaine en exerçant la fonction de vice-président du Comité départemental de libération (CDL).

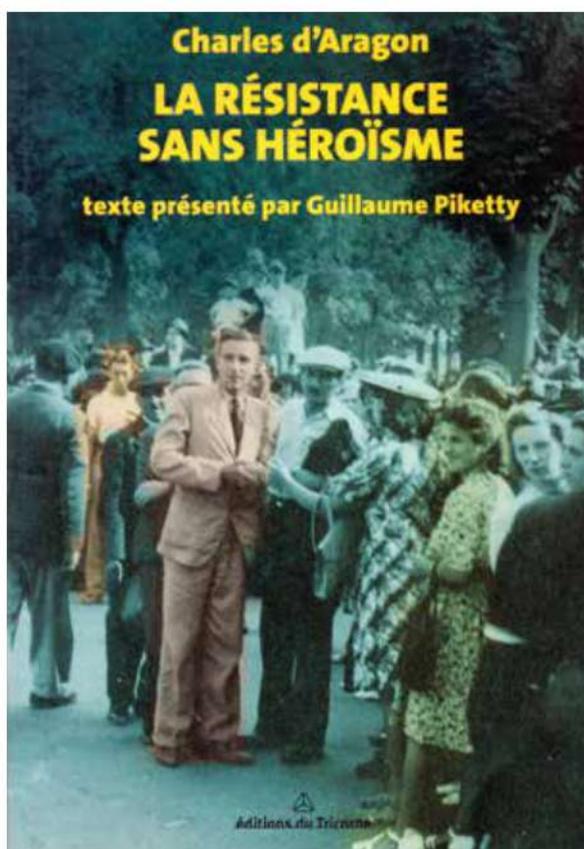
## Un témoignage distancié et nuancé

Dès la période de l'Occupation, Charles d'Aragon, publiciste de métier, ressent le besoin de décrire son état d'esprit au lendemain de la défaite, ses impressions sur le régime de Vichy et la naissance de la Résistance à laquelle il se trouve rapidement associé. Il tient ainsi entre décembre 1940 et août 1942 un journal intime, qui prend la forme de cinq cahiers, dont l'écriture s'interrompt lorsque les responsabilités nouvelles exercées par le marquis dans la Résistance l'obligent à se montrer plus prudent. Au cours des années 1970, d'Aragon décide d'écrire son témoignage sur son expérience résistante, publié en 1977 sous le titre *La Résistance sans héroïsme*. Comme il l'explique lui-même, l'auteur entreprend à la fois d'établir « l'inventaire de ses [...] souvenirs de résistance » mais aussi de réfléchir plus largement à la façon dont la Résistance s'était développée et organisée et aux liens qu'elle avait entretenue avec la société. D'Aragon précise d'emblée qu'il souhaite se garder des opinions toutes faites, de « l'imagerie populaire » et des « figure[s] mythique[s] ». De fait, *La Résistance sans héroïsme* se révèle être un ouvrage distancié et nuancé, marquant dans une large mesure une rupture par rapport à tout un courant visant depuis la fin de la guerre à écrire l'histoire de la Résistance sous une forme quasi épique. Comme tout témoignage publié après la guerre, le livre n'échappe cependant pas à certaines reconstructions mémorielles qui expliquent notamment quelques décalages avec le journal intime écrit « à chaud » par l'auteur entre 1940 et 1942.

## Une plongée au cœur de l'expérience clandestine

Le témoignage de Charles d'Aragon permet en premier lieu de comprendre l'état d'esprit qui règne en zone Sud au lendemain d'une défaite dont les conséquences bouleversent tous les aspects du quotidien et plongent le pays dans une régression de plusieurs décennies du fait de la paralysie des transports, de la ligne de démarcation, des contraintes qui se multiplient : « de grandes villes, hier proches, devenaient lointaines. Des villages tenus pour voisins cessaient de l'être. Le kilomètre reprenait la valeur qui était la sienne au siècle précédent ».

Dans une telle situation et faute d'alternative dès lors que la Résistance n'existe pas encore, le sentiment de révolte qu'éprouve d'Aragon à l'égard de Vichy se traduit d'abord par un repli sur soi consistant à se centrer essentiellement sur un travail de réflexion et d'écriture personnelle. *La Résistance sans héroïsme* est ensuite un témoignage de premier ordre pour comprendre les débuts de la Résistance en zone Sud, avec la part très importante jouée par les relations amicales ou professionnelles (en l'occurrence les milieux catholiques sociaux et syndicalistes chrétiens pour l'auteur) pour permettre la naissance de petits « noyaux de dissidents » qui s'assemblent en « petits groupes par un lent processus de cristallisation ». L'ouvrage est également révélateur de cette première résistance qui se caractérise par « un manque absolu de clandestinité », l'apprentissage des « conditions de vie de l'Unterwelt » ne s'effectuant que progressivement sous l'effet d'une répression de plus en plus dure. Appelé à partir de 1942 et surtout 1943, moment de son passage dans la clandestinité, à exercer des fonctions importantes au sein de Combat, d'Aragon livre ensuite une description précise de ce que Georges Altman a appelé la « Haute Société Résistante » (HSR) à travers toute une galerie de portraits des principaux chefs de



la Résistance intérieure (Frenay, Bourdet, de Menthon, Teitgen, d'Astier de la Vigerie, Michelet, Renouvin...) ainsi que des réflexions sur la façon dont la Résistance finit par calquer les organisations sociales traditionnelles, avec ses notables et ses hiérarchies. Du fait des fonctions exercées par Charles d'Aragon dans le Tarn au cours de l'été 1944, *La Résistance sans héroïsme* est enfin un témoignage de premier plan sur ce que fut « la résistance à ciel ouvert » à partir de juin 1944, avec un tableau local très précis du soulèvement déclenché par le débarquement du 6 juin 1944 et « la coexistence de deux occupants, l'Allemand et le résistant, qui se partageaient les campagnes et les routes ». L'auteur ne cache pas toutes les difficultés qui se posèrent dans ce contexte pour ramener dans le rang « certains chefs de maquis qui se souciaient de l'insurrection comme d'une guigne » ainsi que les fortes tensions qui divisèrent localement les résistants entre eux et les désordres qui parfois en résultèrent même si la restauration républicaine finit par s'imposer. ■

## Les carnets de Jean Ayrnal *Par Hélène Staes*

**Écrits à chaud, les carnets de Jean Ayrnal permettent d'entrer dans le quotidien d'un jeune soldat qui combat pour les Britanniques avant de rejoindre la France libre. Le récit de sa mission en France occupée, écrit quelques semaines après son retour, est un document rare qui souligne les difficultés de la vie clandestine et la complexité des relations au sein de la France combattante.**

«*Je pars pour l'Angleterre. Je vais à Bordeaux pour voir si les Anglais veulent bien m'embarquer.*» sont les premiers mots inscrits par Jean Ayrnal dans un petit carnet à spirales le 19 juin 1940. Après avoir entendu l'appel du général de Gaulle à la BBC, il quitte la ville de Dax, où il suit une préparation militaire. Arrivé à Bayonne avec le flot des réfugiés, il monte sur un bateau dont il ignore la destination. Jean Ayrnal raconte dans des carnets son périple du 19 juin 1940 au 9 août 1944, quelques jours avant de mourir à Toulon le 22 août 1944 à 22 ans sous les balles d'une patrouille des Bataillons de choc français qui a tiré par méprise.

### Écrire pour avoir un espace à soi

Jean Ayrnal est né le 30 décembre 1921 au Havre (Seine-Maritime). Son père, ancien combattant de la Grande Guerre et directeur commercial de la Compagnie Générale Transatlantique, lui offre une éducation conforme au milieu cosmopolite et aisé dans lequel il grandit. Élevé par une gouvernante anglaise dans la zone américaine du canal de Panama, il commence ses études à l'École des Roches en Normandie, haut lieu de l'éducation réservée aux élites. Il les poursuit au collège Sainte-Croix de Neuilly-sur-Seine puis au lycée Saint-Louis à Paris dans le but d'intégrer, comme son demi-frère, l'École Polytechnique.

Jean Ayrnal est parti de France dans la précipitation à 19 ans pour continuer la guerre. De Bayonne, il rejoint Gibraltar où il est engagé comme matelot sur ce qui deviendra le *HMS Fidelity*, un bateau qui convoie les navires dans l'Atlantique, aux ordres de la *Royal Navy*. Il reste au service des Anglais pendant plus de douze mois et s'avoue à lui-même être avant tout attiré par l'aventure et l'action. «*[...] je ne crois pas agir par patriotisme ni par idéal mais simplement parce que je vais faire qqc [quelque chose] de "funny"*» (12 janvier 1941).

Jean Ayrnal tient son journal pendant quatre ans avec une certaine constance même s'il se désole de manquer de temps pour écrire. Les carnets originaux, conservés par sa famille, sont composés de quelques centaines de pages manuscrites. Son neveu Xavier Jean Reyes Ayrnal, qui a édité ce journal aux éditions L'Harmattan<sup>(1)</sup>, indique que les 26 premières pages ont été écrites sur des petites pages ordinaires non perforées. Les 439 suivantes sont rédigées sur des petites pages perforées et mobiles classées dans un carnet-classeur<sup>(2)</sup>. Ses craintes de perdre son journal ou d'être lu s'amenuisent quand il peut mettre ces nouveaux feuillets mobiles à l'abri des regards et des avaries de la mer, même s'il continue de pratiquer l'autocensure par crainte que ces notes ne soient «*égarées dans des mains étrangères*» (30 septembre 1941).

Son journal est un espace intime qui permet de se parler à lui-même. «*Être obligé de vivre ensemble et de ne jamais pouvoir vivre pour soi, c'est un peu ce qui m'a amené à écrire ces notes, le besoin de me sentir seul un peu.*» (30 septembre 1941). Sont mentionnés des événements qui le fâchent (la hiérarchie médiocre, la promiscuité, la monotonie des missions), l'enthousiasme (les combats, la camaraderie), ou l'attristent (l'éloignement de la France, la politique de collaboration). La première moitié du journal est consacrée à des événements du quotidien d'un jeune soldat. Il parle souvent de la guerre et de ceux qui la font dans un style simple et direct.

### Le récit d'un agent de la France libre

Jean Ayrnal entretient un rapport ambigu à la France et aux Français. Il ne cache pas son cafard d'être éloigné des siens qu'il nomme peu. Quelques phrases mentionnent durant l'année 1941 son mépris pour les Français restés en métropole. Seuls les Français, qui combattent l'Axe aux côtés des Britanniques, ont sa sympathie. À la fin de l'année 1941, Jean Ayrnal quitte la *Royal Navy* pour s'engager auprès du général de Gaulle. Cet événement l'enthousiasme : «*C'était une journée merveilleuse. J'ai grand espoir en l'avenir.*» Mais il cesse d'écrire durant plusieurs semaines prétextant le manque d'intérêt de ses missions administratives au sein de la France libre. Il réclame une mission militaire au colonel Passy, chef du BCRA, qui va entendre sa requête.

Instruit dans l'univers du renseignement en Angleterre puis envoyé en mission en France occupée, il ne reprendra son journal qu'à son retour en Angleterre. Cette deuxième partie du journal est un document exceptionnel qui montre, à travers l'écriture intime, l'évolution psychique du combattant. «*Je reprends après 18 mois d'interruption mes notes. À vrai dire, je ne sais pas trop quoi dire de cette période qui est de loin cependant la plus chargée pour moi depuis le début de la guerre. Il m'est impossible, en effet, de raconter au jour le jour mes différentes aventures. Je préfère vivre tout cela en souvenir plutôt que de les gâcher en les écrivant.*» (14 octobre 1943). Il passera outre ses réticences pour raconter en détail sa mission dans son journal quelques jours plus tard. Après avoir fait du renseignement, il a été chargé par Jean Moulin de créer le Bureau des opérations aériennes (BOA) pour organiser les parachutages et les atterrissages en zone Nord. Il raconte les détails de sa mission sans ménager les chefs de mouvements qu'il trouve



Jean Ayrnal.

© Musée de l'Ordre de la Libération.

malhabiles et dangereux, ni les agents de la France combattante comme Brossolette et Passy dont il ne partage pas les idées. Il dit son admiration pour Jean Moulin et les personnes avec lesquelles il a noué des liens amicaux sincères dans les affres de la vie clandestine. Il narre aussi son évasion spectaculaire des bureaux de la Gestapo rue du Bac (Paris 6<sup>e</sup>). Au cours de son long récit, sont exprimés avec des mots très justes son évolution politique et affective : «*J'étais parti en France comme un aventurier en quête d'impressions fortes, comme une personne qui cherche à se droguer par l'action. Ensuite, après novembre, j'ai travaillé pour le plaisir de créer. Après le 4 avril, j'ai travaillé par vengeance, et j'ai terminé en travaillant par sentimentalité parce que j'aimais mon travail. Je haïssais les Allemands pour ce qu'ils avaient fait à Charles<sup>(3)</sup>, et voulais rendre service à des amis.*» (14 octobre 1943). Jean Ayrnal n'écrit pas pour la postérité. Son journal est une forme d'exutoire mais aussi un support où il dépose ses souvenirs.

Écœuré par la politique de la France combattante qui se rapproche trop, selon lui, des «*hommes d'avant-guerre*», il fait savoir à ses chefs qu'il veut servir désormais dans une unité militaire. Fait compagnon de la Libération en mars 1944, il est envoyé en Corse puis au nord de Toulon où il trouvera la mort durant les combats de la Libération. ■

(1) Xavier Jean Reyes Ayrnal, *Héroïsme Jean Ayrnal, Compagnon de la Libération. Histoire et Carnets de guerre de Jean Ayrnal (18 juin 1940-22 août 1944)*, Paris, L'Harmattan, 2013.

(2) Un tapuscrit expurgé de certains extraits est également conservé dans le dossier individuel de Jean Ayrnal par l'Ordre de la Libération.

(3) François Briant (*alias* Charles), radio parachuté avec Daniel Cordier en 1942. Trahi il est arrêté en avril 1943 et déporté à Buchenwald, puis au camp de Dora. Il est rapatrié en 1945.

# Les écrits de prisons des résistants

Par Frantz Malassis

La force et la singularité des écrits de prison tiennent aux conditions même du contexte de leur production. Même si ces textes sont parfois parcellaires, même si certains passages se déroberont à notre compréhension, même si les résistants s'autocensurent et ne font pas allusion aux actions clandestines qui les ont menés en prison, la lecture de ces documents rares constitue une porte d'entrée dans l'univers mental des résistants plongés dans l'univers carcéral.

Officier de Marine, **Honoré d'Estienne d'Orves** (1901-1941) rejoint le général de Gaulle à Londres fin septembre 1940. Nommé chef du 2<sup>e</sup> Bureau de l'État-major de la France libre, il débarque clandestinement sur les côtes bretonnes le 21 décembre 1940 pour développer avec Yan Doomik et Maurice Barlier le réseau Nemrod. Trahis, tous les trois sont arrêtés le 21 janvier 1941 avec les autres membres du réseau. Emprisonnés au Cherche-Midi puis à Fresnes, ils sont jugés par la cour martiale allemande de Paris et exécutés au Mont-Valérien le 29 août 1941.

## Rompre l'isolement

Pour briser l'isolement de sa captivité, Honoré d'Estienne d'Orves envoie à sa famille de nombreuses lettres et rédige des cahiers, habitude qu'il tenait de ces voyages et campagnes. Dans tous ces écrits transparaissent sa foi religieuse et sa profonde spiritualité dans lesquelles il puise un optimisme rayonnant qui l'aide à tenir moralement. Ses notes de lecture révèlent sa curiosité et son ouverture d'esprit aux autres cultures. Dans une lettre adressée à ses enfants, se découvre aussi sa grandeur d'âme : « N'ayez à cause de moi de haine pour personne. Efforcez-vous, au contraire de connaître le caractère des peuples voisins. Depuis vingt ans, nous nous sommes désintéressés de ce qu'ils pensaient, nous ne les connaissons pas, et là est la cause de nos malheurs actuels. »

**Bertrande d'Astier de la Vigerie** (1914-1967) est aussi une résistante pionnière. Elle s'engage dès l'été 1940 au sein de La Dernière colonne, nébuleuse résistante créée par son oncle Emmanuel d'Astier de la Vigerie. Arrêtée à Nîmes après une opération de collage de papillons fin février 1941, elle est écrouée dans le quartier des femmes de la maison d'arrêt de Nîmes du 3 mars au 4 avril 1941. Issue de la grande bourgeoisie, elle est confrontée, à 26 ans, à une véritable épreuve, celui du monde carcéral.

Pour supporter cette épreuve, elle consigne ses impressions au verso de feuilles volantes d'une éphéméride – dont certaines pages ont été perdues – et sur les parties restées vierges d'un livre. Ce texte sortira avec elle lorsqu'elle sera libérée le 4 avril 1941, et restera inédit pendant plus de 50 ans<sup>(1)</sup>.

Dans ce journal de prison, Bertrande d'Astier de la Vigerie confie ses états d'âme et manifeste sa volonté de garder une trace précise de cette expérience carcérale. Le 17 mars 1941, elle note : « Écrire me fait du bien » et « [...] il est temps que je ne fasse plus de littérature mais un historique que je vais tout oublier. »

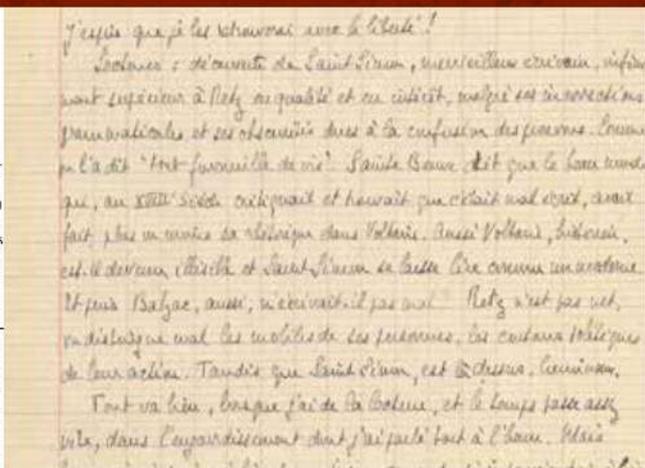
Elle décrit les conditions de vie dégradantes et la difficile promiscuité de la vie carcérale. Elle évoque ses rencontres avec l'aumônier et l'attente interminable de son avocat qui est son seul lien avec l'extérieur et lui permet de sortir de son isolement. « Qu'il vienne aujourd'hui ou je deviens folle d'expansion rentrée ; qu'il me parle des espaces sans barrière sans murs, sans grilles [...] » écrit-elle le 20 mars 1941. La foi religieuse, très présente dans ses notes, en plus de son caractère bien trempé constitue aussi pour elle un puissant soutien dans cette épreuve. Incarcérée au milieu des droits communs de tout acabit, elle ressent encore plus vivement la singularité de son statut de détenue politique. En mars 1941, les résistantes étaient peu nombreuses dans les geôles de Vichy. Elle fait l'expérience d'un profond isolement qui ne peut être compensé par les solidarités qui naîtront plus tard en prison entre résistants partageant un même idéal. Le 15 mars 1941, elle livre son désarroi et sa peur : « C'est ce manque de droiture, de noblesse, cette impression d'être frôlée par des reptiles froids visqueux et empoisonnés qui me dégoûte, et ce dégoût de l'humanité, c'est ma peur. »

## Résister par l'esprit

Avocat à la cour de Paris, militant socialiste, **Léon-Maurice Nordmann** (1908-1942), est, dès l'automne 1940, membre d'un petit noyau de résistant au sein du barreau parisien, en lien avec le groupe du musée de l'Homme. Arrêté en janvier 1941, il est interné à la prison du Cherche-Midi puis à Fresnes avant d'être jugé, en février 1942 par un tribunal allemand. Le 23 février 1942, il est exécuté au Mont-Valérien.

Durant sa détention, il poursuit l'écriture d'un journal personnel qu'il tenait depuis 1932. Par une dernière lettre avant son exécution, il lègue l'ensemble de ce journal à son ami d'enfance Jean Cahen Salvador qui le publiera en 1993<sup>(2)</sup>. Avec ce journal, on mesure là-aussi la souffrance de l'isolement, la monotonie des journées rythmées par les distributions de nourriture, et surtout, la crainte de l'absence de lectures, qui constitue une véritable obsession. Le 26 mars 1941, il confie : « Après avoir hésité jusqu'à maintenant, je pense indéniablement, que ce qui est beaucoup plus important, c'est la lecture. La nourriture ne vient qu'après. » Il consigne ainsi dans son cahier ses commentaires sur ses lectures mais aussi sur les rêves qu'il fait, deux moyens d'évasion de l'univers carcéral<sup>(3)</sup>.

Archives nationales cote provisoire 72 AJ/NC - Phtés/14



Fragment du journal de prison de Léon-Maurice Nordmann.

Professeur de lycée, **André Lassagne** (1912-1953) est actif au sein du mouvement Libération-Sud. Membre du 2<sup>e</sup> Bureau de l'Armée secrète (AS), il participe à la réunion de Caluire qui, le 21 juin 1943, doit réorganiser l'État-major de l'AS après l'arrestation du général Delestraint. Arrêté, torturé, il est transféré à Fresnes où il est écroué de la fin juin 1943 à mars 1944 avant d'être déporté. Durant sa détention à Fresnes, André Lassagne correspond clandestinement avec ses amis Jean et Jeanne Lonjaret grâce aux échanges de linge. Écrits avec une mine de crayon sur des feuilles de papier à cigarettes, les messages sont ensuite dissimulés dans les ourlets de ses vêtements.

Dans cette correspondance<sup>(3)</sup>, André Lassagne aborde bien sûr la vie quotidienne d'un résistant interné mais il nous renseigne aussi sur l'évolution de son moral soutenu par l'espoir d'un débarquement allié durant l'été et l'automne 1943. Chez lui on retrouve cette volonté de maintenir à tout prix une activité intellectuelle avec ce passage saisissant sur la lecture d'ouvrages en langues étrangères lus avec avidité pour ne pas « se rouiller la cervelle ». André Lassagne s'évade en faisant des projets politiques pour l'après-guerre : « Pour l'avenir, grosses discussions autour de programmes, débordons de civisme et de bonnes intentions. » (p. 26) ou plus loin : « Comme tout devient lumineux depuis la défaite et comme l'idée de Patrie est redevenue forte et belle. Je crois que notre révolution ne sera pas à base russe, notre point de départ culturel est infiniment plus relevé que celui de l'URSS. Sans orgueil déplacé, j'estime que la France peut réaliser une harmonie entre les extrêmes inconciliables. Nous devons être les artisans de cet ordre vraiment nouveau. » Cette volonté de contribuer à la reconstruction politique du Pays née durant sa captivité, André Lassagne la mettra en œuvre à son retour de déportation en débutant une carrière politique au RPF et en devenant sénateur du Rhône. ■

(1) Notes de prison de Bertrande d'Astier de la Vigerie (15 mars-4 avril 1941). Édition établie et présentée par Laurent Douzou. Les Cahiers de l'IHTP n° 25, oct. 1993.

(2) Léon-Maurice Nordmann, Journal (1938-1941), Carcassonne, imprimerie Gabelle, 1993.

(3) André Lassagne, Feuilles clandestines de Fresnes (8 juillet 1943-16 février 1944), Lyon, édition BGA Permezel, 2005.